

CHAPITRE XI.

DE L'INFLUENCE DU DÉISME ANGLAIS EN ANGLETERRE

ET HORS DE L'ANGLETERRE.

Le déisme anglais mourut avec David Hume. La Grande-Bretagne vit paraître sans doute encore des livres impies; en 1799, par exemple, l'auteur anonyme de *l'Ecce homo*¹ osa écrire que Jésus était un mélange de rêveur et de charlatan; mais l'esprit anglais est trop positif pour que de telles injures fussent prises au sérieux. Ce que n'avaient point fait Cherbury, Toland, Shaftesbury, Tindal, Bolingbroke, des hommes méprisables qui ne voyaient rien de mieux dans le Christianisme qu'une duperie pouvaient le faire moins encore. La tentative déiste avait décidément échoué et le trait le plus saillant de son histoire dans le pays qui en avait été le théâtre, c'était son inefficacité, son impuissance.

Si les chrétiens, spectateurs attristés des assauts furieux qu'on livre à l'heure présente contre l'édifice de la religion révélée, n'avaient point les promesses de vic-

¹ *Ecce homo! or a critical Enquiry into the history of Jesus-Christ; being a Rational analysis of the Gospels*, Édimbourg, 1799.

toire de Jésus lui-même, l'histoire seule du déisme anglais suffirait pour les rassurer sur l'avenir. Les champions de l'erreur furent nombreux et redoutables dans la Grande-Bretagne, mais ni la ténacité ni le talent ne savent masquer complètement le laid et le faux. Ils eurent beau défigurer la vérité et farder l'erreur, ils ne purent étouffer la foi dans le cœur des fidèles. Tous leurs efforts furent des coups d'épée dans l'eau. M. Taine l'a remarqué :

En vain, au commencement du siècle, les libres-penseurs s'élèvent, quarante ans plus tard, ils sont noyés dans l'oubli. Le déisme et l'athéisme ne sont ici qu'une éruption passagère que le mauvais air du grand monde et le trop-plein des forces natives développent à la surface du corps social. Les professeurs d'irréligion, Toland, Tindal, Mandeville, Bolingbroke, rencontrent des adversaires plus forts qu'eux. Les chefs de la philosophie expérimentale¹, les plus doctes et les plus accrédités entre les érudits du siècle², les écrivains les plus spirituels, les plus aimés et les plus habiles³, toute l'autorité de la science et du génie s'emploie à les abattre. Les réfutations surabondent. Chaque année, selon la fondation de Robert Boyle, des hommes célèbres par leur talent ou leur savoir viennent prêcher à Londres huit sermons pour établir la religion chrétienne « contre les athées, » les théistes, les païens, les mahométans et les Juifs. » Et ces apologies sont solides, capables de convaincre un esprit libéral, infaillibles pour convaincre un esprit moral. Les

¹ Ray, Boyle, Barrow, Newton.

² Bentley, Clarke, Warburton, Berkeley.

³ Locke, Addison, Swift, Johnson, Richardson.

ecclésiastiques qui les écrivent, Clarke, Bentley, Law, Watt, Warburton, Butler sont au niveau de la science et de l'intelligence laïques. Par surcroît les laïques les aident. Addison compose la *Défense du Christianisme*, ... Ray, la *Sagesse de Dieu manifestée dans les œuvres de la création*. Par-dessus ce concert de voix graves perce une voix stridente : Swift, de sa terrible ironie, complimente les coquins élégants qui ont eu la salutaire idée d'abolir le Christianisme. Quand ils seraient dix fois plus nombreux, ils n'en viendraient point à bout ; car ils n'ont pas de doctrine qu'ils puissent mettre à sa place¹.

La résistance au déisme fut en effet solide et brillante, et les nombreux écrivains qui défendirent savamment le Christianisme purent s'attribuer à juste titre une partie de l'honneur de la victoire. « Il faut l'avouer, disait l'abbé Guénéé, si l'on ne saurait nier que la religion n'ait été souvent et vivement attaquée par quelques écrivains de cette nation (anglaise), elle n'a guère été nulle autre part plus savamment défendue². » Assurément tous les apologistes de la Grande-Bretagne ne soutinrent point avec le même succès la cause de la révélation. « La plupart, dit Tholuck, sont semblables à ce père de famille insensé qui, tout en criant à tue-tête : mort au voleur, jette lui-même par la fenêtre ce qu'il possède de plus précieux. Pour sauver l'écorce ils ont sacrifié le noyau³. » Un grand nombre, en effet, firent des con-

[¹ Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, 1863, t. III, p. 60-61.

² Dans Migne, *Démonstrations évangéliques*, t. X, col. 1020.

³ A. Tholuck, *Vermischte Schriften*, t. I, p. 163.

cessions déplorables au rationalisme, et ces concessions ont été à la longue plus funestes que les attaques du déisme. Cependant plusieurs défendirent le Christianisme avec tant de force et d'éclat que l'erreur fut terrassée et vaincue de l'autre côté de la Manche¹.

Par malheur, si le déisme fut presque inoffensif en Angleterre, il n'en fut point de même hors de ce pays. Le poison fut porté en France et en Allemagne, et il y fit d'innombrables victimes. Herbert, Shaftesbury avaient puisé une partie de leurs erreurs en France ou chez des écrivains d'origine française ; elles nous revinrent plus tard grossies et accumulées. De même que les philosophes empruntèrent à la Grande-Bretagne une partie de leurs théories politiques, de même et plus encore ils leur empruntèrent leurs hérésies et leurs impiétés. Montesquieu, pendant un séjour de deux ans au delà de la Manche (1729-1731), y avait étudié la liberté et préparé de loin son *Esprit des lois* (1748) ; J.-J. Rousseau avait tiré le fond du *Contrat social* (1762) de la lecture de Locke et de Sidney. Il avait aussi séjourné en Angleterre, comme Montesquieu, comme Voltaire.

Mais c'est surtout Voltaire qui puise à pleines mains dans les écrits des libres-penseurs anglais. Il devient l'ami de Bolingbroke en France, pendant l'exil de ce dernier, comme nous l'avons déjà vu. Quand celui-ci fut rentré dans son pays, l'auteur d'*OEdipe*, après sa seconde sortie de la Bastille, en 1726, alla l'y visiter, et

¹ Sur l'état religieux de l'Angleterre pendant la première moitié du XIX^e siècle, voir J. Stoughton, *Religion in England from 1800 to 1850*, 2 in-8°, Londres, 1884.

il passa trois ans dans la Grande-Bretagne. « Ce voyage, ce noviciat anglais a puissamment agi sur tout Voltaire¹. » C'était le moment où Collins attaquait les prophéties et Woolston les miracles. Une affinité naturelle attirait le chef des incrédules français vers ces ennemis de la religion. Il fit sa pâture de leurs écrits, auxquels il ajouta plus tard ceux de Toland, de Tindal, de Chubb et surtout ceux de Bolingbroke. La France devint ainsi par Voltaire la sentine de tout ce qu'il y avait de pire en Angleterre.

Ses séides ne manquèrent pas de lui prêter leur concours. Pour le seconder dans cette œuvre d'impiété et de démoralisation, ils traduisirent les principaux écrits des libres-penseurs anglais, Blount, Toland, Collins, Woolston, Chubb, Bolingbroke, Hume. Plusieurs de ces traductions parurent en Hollande; on imprima les autres à Paris, avec la connivence des autorités civiles, en mettant faussement sur le titre les noms de Londres ou d'Amsterdam. Une partie fut publiée sous forme d'articles dans l'*Encyclopédie méthodique*. La régence du duc d'Orléans, sous la minorité de Louis XV, avait été désastreuse pour la religion et pour la morale. C'est à cette époque que les productions des déistes commencèrent à se répandre parmi nous. Le cardinal de Fleury, dans les papiers manuscrits qu'il a laissés, déplore le mal que fit la littérature déiste anglaise dans notre pays pendant la régence (1715-1723). « A cette époque, dit-

¹ Villemain, *Cours de littérature française, Tableau de la littérature au xviii^e siècle*, 4 in-12, édit. de 1854, t. 1, p. 153.

il, une multitude de livres impies passèrent la mer, et la France en fut inondée ou plutôt tous ceux qui avaient parmi nous la prétention d'être des esprits forts en furent empoisonnés¹. »

Le mal commencé sous la régence s'aggrava encore davantage plus tard et il ne tarda pas à devenir en quelque sorte irrémédiable, comme nous le verrons bientôt.

L'influence néfaste que le déisme anglais exerça en France, il l'exerça aussi en Allemagne. Les écrits de cette école n'y furent d'abord étudiés qu'au point de vue historique et polémique², mais à partir de 1740, ils commencèrent à y faire des victimes et à pervertir les esprits. C'est en cette année que *Le Christianisme aussi ancien que le monde*, de Tindal, fut traduit par Jean Laurent Schmidt, l'un des membres les plus connus de l'école philosophique de Wolf, et le même qui, six ans auparavant (1735), avait publié la Bible de Wertheim, c'est-à-dire la Bible rendue wolfienne.

¹ Cité en allemand dans F. C. Schlosser, *Geschichte des achtzehnten Jahrhunderts*, in-8°, Heidelberg, t. 1, 1836, p. 523. (L'historien allemand n'a pas compris d'ailleurs le mot esprits forts.)

² Les principaux écrits historiques ou polémiques publiés en Allemagne sur le déisme anglais avant 1740 sont les suivants : Christian Kortholt, *De tribus impostoribus magnis liber*, in-12, Kiloni, 1680 ; J. Musæus, *Examen Cherburianismi*, in-4°, Witebergæ, 1708 ; Chr. Matt. Pfaff, dans une dissertation de 1716 et dans sa thèse inaugurale à Tubingue, 1717 (contre Collins) ; Mosheim, *De vita, fatis et scriptis Tolandi*, en tête des *Vindiciæ antiquæ Christianorum disciplinæ*, Hambourg, 1720 ; Lemker, *Historische Nachrichten von Woolston's Schicksalen, Schriften und Streitigkeiten*, in-8°, Leipzig, 1740 ; Jöcher, *Examen paralogismorum Woolstoni* 1730, 1734 ; Christian Kortholt (junior), *Dissertation über Tindal*, Leipzig, 1734.

Le wolfianisme fut l'auxiliaire et comme l'introducteur du déisme en Allemagne, parce qu'il admit avec les rationalistes anglais que la religion naturelle est immuable et que la révélation ne peut être en contradiction avec elle. J. W. Hecker publia en 1752 sa *Religion rationnelle*¹, édition germanisée des œuvres des incrédules de la Grande-Bretagne. Semler écrivit en 1759, que « la plus grande partie de la Bible n'est qu'une répétition de la religion naturelle, déjà connue auparavant de l'homme; la plus petite partie contient seulement quelques propositions par lesquelles l'Écriture Sainte se distingue de la théologie naturelle². » Sur le terrain ainsi préparé par la philosophie de Wolff, le déisme fit des progrès effrayants. On peut s'en rendre compte par le grand nombre d'écrits déistes et anti-déistes publiés en Allemagne à partir de 1741³, par l'importance que leur donnent les recueils savants et par les leçons faites dans les universités contre les progrès de l'incrédulité. Thorschmid raconte que, pendant la guerre de Sept ans, les officiers supérieurs lisaient avec ardeur les écrits de Collins et de Tindal : il en avait lui-même été témoin⁴. Laukhard, dans son autobiographie, exprime de la manière suivante l'impression que produisit sur lui *Le Christianisme aussi ancien que le monde* de Tindal :

¹ J. W. Hecker, *Die Religion der Vernunft*, Berlin, 1752.

² Semler, *Einleitung in die Gottesgelehrsamkeit*, en tête du t. I, de Baumgarten, *Glaubenslehre*, p. 51-57; Lechler, *Geschichte des englischen Deismus*, p. 449.

³ Voir Lechler, *Geschichte des Deismus*, p. 450-451.

⁴ *Versuch einer Freydenker-Bibliothek*, 1765, Vorrede.

O Dieu! avec quel plaisir et quelle attention j'ai lu ce livre remarquable! Comme toutes mes idées sur les mystères et sur la révélation ont subitement changé! Tous mes doutes se sont soudain évanouis et ne sont plus rentrés dans mon âme. Je me suis convaincu d'une certitude mathématique que les mystères ne *peuvent* pas être l'objet de la foi...; que Jésus et les Apôtres n'ont rien enseigné de pareil, mais seulement la religion naturelle, embellie çà et là par quelques images empruntées à l'antique langage métaphorique des Orientaux, images transformées plus tard en mystères...; que le Nouveau Testament n'a eu qu'une valeur locale et temporelle, et qu'il est inférieur à la morale d'Aristote, au *De officiis* de Cicéron et à d'autres écrits moraux de ceux qu'on appelle les païens¹.

L'exemple de Frédéric II contribua puissamment au succès des livres des incrédules. Le sensualisme de Locke augmenta aussi le mal en Allemagne, comme il l'avait fait en Angleterre. Les chefs du rationalisme d'outre-Rhin, Baumgarten, Semler, Ernesti, Michaelis ne parlent de Locke qu'avec vénération. Baumgarten, non content de louer Locke, se servit de la publication de ses *Nouvelles* comme d'un moyen de propagande en faveur des déistes anglais et se donna pour mission de faire connaître leurs écrits². L'influence considérable que ses talents et ses nombreux travaux en tout genre lui avaient acquise, non seulement sur ses élèves de l'u-

¹ Dans Tholuck, *Vermischte Schriften*, t. II, p. 31-32.

² S. J. Baumgarten, *Nachrichten von der Hallischen Bibliothek* (la sienne), 8 in-8°, Halle, 1748-1751; *Nachrichten von merkwürdigen Büchern*, 12 in-8°, Halle, 1752-1757.

niversité de Halle, mais dans toute l'Allemagne, tourna ainsi au détriment de la religion en faveur de l'incrédulité. Semler et J. D. Michaelis marchèrent sur ses traces. Ce dernier savant ayant fait un voyage en Angleterre, ses collègues de l'Université remarquèrent à son retour que ses sentiments religieux s'étaient bien refroidis.

Les réfutations anglaises des déistes qu'on traduisit en allemand contribuèrent elles-mêmes, ainsi qu'Ernesti en a fait la remarque, au progrès de l'incrédulité au delà du Rhin, parce qu'elles faisaient trop de concessions à l'erreur. Plusieurs des traducteurs de ces livres, comme Zollikofer, Rösselt, Spalding, Jerusalem, furent eux-mêmes plus ou moins rationalistes. Tholuck avait donc bien raison de dire : « Il vaudrait la peine de recueillir les idées des déistes anglais en critique, en exégèse, sur le dogme, la morale et l'histoire ecclésiastique; on se convaincrat ainsi bien vite qu'il y a très peu d'opinions rationalistes qui appartiennent exclusivement à notre époque¹; » la plupart ont pris naissance sur le sol de la Grande-Bretagne. Ainsi au moment où le déisme déclinait et expirait dans les lieux où il avait vu le jour, il commençait à dominer en France et en Allemagne. C'est dans ces deux pays que nous devons suivre maintenant son histoire.

¹ A. Tholuck, *Vermischte Schriften*, t. I, p. 24.

LIVRE TROISIÈME.

LES ATTAQUES DES PHILOSOPHES FRANÇAIS CONTRE
LA BIBLE.

CHAPITRE PREMIER.

L'INCRÉDULITÉ EN FRANCE AVANT LE XVIII^e SIÈCLE.

Le mouvement rationaliste qui se produisit en Angleterre à la fin du xvii^e siècle et pendant la première moitié du xviii^e est connu, comme nous l'avons dit, sous le nom de déisme. Celui qui se produisit en France pendant la seconde moitié du siècle dernier porte dans l'histoire le nom de philosophisme, et ses représentants celui de philosophes¹. Les philosophes sont les héritiers directs et les continuateurs des déistes. Ils avaient eu

¹ Le xviii^e siècle « s'est appelé lui-même *le siècle de la philosophie* : depuis les premiers écrivains jusqu'aux derniers, depuis Voltaire jusqu'à Mercier, tous se sont appelés *philosophes*, tous ont vanté *le siècle philosophe*. » La Harpe, *Cours de littérature, De la philosophie du xviii^e siècle*, 18 in-12, Dijon, 1821, t. xvii, p. 9.